

POUR UNE RELATION COMPOSSIBLE DU MÊME ET DE L'AUTRE
L'exotisme, de Segalen à Glissant et Chamoiseau

Bernadette DESORBAY

Institut für Romanistik der
Humboldt-Universität zu Berlin
h0997dgg@rz.hu-berlin.de

Résumé : Lorsqu'il se focalise sur la Chine en excluant la possibilité du divers à des latitudes qualifiées de provinciales telles que la Suisse ou la Belgique, l'auteur de *l'Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Victor Segalen nourrit un préjugé géographique qui n'empêchera pas le penseur du Tout-Monde, Édouard Glissant, de le célébrer comme un écrivain-phare. L'auteur d'*Écrire en pays dominé*, Patrick Chamoiseau, ne relèvera pas davantage son goût pour les hiérarchies aristocratiques et la consommation sexuelle des vierges. Ces motifs obsédants, que renforce René Leys écrit à Pékin autour de la Cité interdite, symbole de virginité et d'altérité absolue, n'empêchent effectivement pas les avancées de Segalen en matière de sauvegarde de la diversité de représenter une valeur substantielle dans la visée d'une relation compossible entre le même et l'autre.

Mots-clés : préjugé géographique, Terre-Monde, maître de la jouissance, filiation, altérité absolue.

Abstract: When he focuses on China and excludes the possibility of diversity at so-called provincial latitudes such as Switzerland or Belgium, the author of the *Essay on Exoticism. An Aesthetic of Diversity*, Victor Segalen, fosters a geographical prejudice that will not prevent the thinker of the All-World, Édouard Glissant, from celebrating him as a leading writer. Neither will the author of *Writing in a Dominated Country*, Patrick Chamoiseau, mention the taste of Segalen for the aristocratic hierarchies and the sexual consumption of the virgins. These haunting motifs, reinforced by René Leys, written in Beijing around the Forbidden City, as a symbol of virginity and absolute otherness, do not actually prevent the segalenian advances in the safeguarding of diversity from representing a substantial value towards a compossible relationship between the same and the other.

Keywords: Geographical prejudice, Earth-World, Master of jouissance, Filiation, Absolute Otherness.

Lorsqu'il se focalise sur la Chine et sur les tropiques en excluant la possibilité du divers à des latitudes qualifiées de provinciales telles que la Suisse ou la Belgique, l'auteur de *l'Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Victor Segalen, entretient un préjugé géographique sur l'existence d'une périphérie francophone redondante au regard d'une référence française homogène et isotrope. Le penseur du Tout-Monde, Édouard Glissant, ne fera pas moins de l'essai son livre-fétiche. C'est que les différences parfois éclatantes entre les deux *œuvriers du divers* (Norvat) – ne fût-ce que sur la question des races et des cultures – ne les empêchent pas de se rejoindre dans l'ensemble.

Il en va de même de l'auteur d'*Écrire en pays dominé* et travailleur social Patrick Chamoiseau, grand admirateur lui aussi du livre en question en dépit des moments où, au nom de son goût du divers, Segalen va jusqu'à regretter les hiérarchies aristocratiques et prôner la consommation sexuelle des vierges. Il s'agit là de motifs obsédants (Mauron) qui reviennent en force dans le roman mythobiographique *René Leys* écrit à Pékin entre 1913 et 1914 autour de la Cité interdite, symbole de virginité et d'altérité absolue, qu'un jeune Belge prétend avoir acquis le droit de « pénétrer » à sa guise. Il en va, dans les dialogues biaisés qui l'opposent à un « Segalen » médusé, des clefs de la jouissance qu'il dit posséder, lui permettant non seulement de frayer avec la police secrète, mais aussi et surtout de diriger le ballet sexuel des princes, de l'Empereur et de ses courtisanes, voire de coucher lui-même avec Vierge et Mère de l'Empire mandchou. Étrange familiarité et familière étrangeté (Freud), dont « Segalen » sort victorieux en rétablissant, par la suppression du déflorateur et un raisonnement *a contrario*, l'altérité absolue de la Cité interdite ainsi que sa *pureté indiscutable*. Après avoir mis en valeur les avancées que Segalen accomplissait hier en matière de sauvegarde de la diversité et les dépassements que Glissant et Chamoiseau proposent aujourd'hui à travers leurs relectures respectives de *l'Essai*, nous verrons en quoi l'exotisme segalennien représente une valeur substantielle dans la visée d'une relation compossible entre le même et l'autre.

Le préjugé géographique

S'il s'est donné pour objectif de « dépouiller l'exotisme de ce qu'il a de 'géographique' » (Segalen, 1978: 19, note1), Segalen retient malgré tout la topologie centre / périphérie classique en ce qu'elle a trait à la relation unité/diversité. S'inspirant

du préfixe *exo* qui renvoie à « tout ce qui est « en dehors » de l'ensemble de nos faits de conscience actuels » (*idem*: 20), il part du principe qu'entre centre et périphérie il existe, outre la localisation, un rapport d'inégalité entre deux espaces. C'est du moins le jugement qu'il émet sur la concession de Tien-tsin¹ en province chinoise où il a été affecté. Après l'avoir opposée à la capitale impériale, il lui vient à l'esprit une comparaison inopinée avec la 'périphérie' francophone européenne : « Ici, vrai, 'les sens' ne sont pas heureux. Autant Pékin rachetait, par son impérialité, la tristesse morne de ses orgies sales aux chanteuses rauques, autant Tien-tsin est provincial, suisse ou belge » (Segalen, 1978: 54). Le passage est tiré d'une lettre du 23 septembre 1911 envoyée de Tien-tsin à l'officier de marine et ami d'enfance Henry Manceron. Dans *Segalen* (1991), l'historien spécialiste du colonialisme français Gilles Manceron parle de l'appel du large que doit avoir ressenti, comme ses camarades, le jeune Segalen à l'étroit dans sa propre province : « Malgré le peu de notes qu'il laissa sur cette période de sa vie, on devine que l'élève au lycée de Brest Segalen éprouvait un intense besoin d'évasion. La ville était une cité provinciale assez fermée sur elle-même où tout ce qui était vivant et animé venait du large » (Manceron, 1991: 53).

Deux ans plus tard, la Belgique revient en force dans le roman posthume *René Leys* écrit à Pékin du 1^{er} novembre 1913 au 31 janvier 1914. Des dialogues opposent un narrateur français, qui porte le nom de l'auteur, à un certain René Leys, originaire de Termonde près de Gand. Il s'agit d'un sinisant qu'il qualifie à plusieurs reprises de « petit Belge » (Segalen, 1955: 43)². « Segalen » recourt là à une formation diminutive, dont le linguiste Bert Peeters a analysé la fréquence en France dans « Les petites idées d'un petit Belge, ou quand 'petit' ne renvoie pas à la taille », en se demandant s'il est permis de voir, dans l'usage particulièrement important chez les locuteurs franco-

¹ Pierre Brunel rapporte qu'en juin 1909 « Segalen devait (...) quitter avec soulagement Tien Tsin, qu'il considérait comme 'une fausse ville chinoise' », il précise aussi qu'il n'était pas le seul : « Pierre-Jean Rémy cite ce jugement et le commente en écrivant qu'« il y a d'autres choses à voir, plus graves et plus mystérieuses, que ces bulbes néo-slaves, ces façades de banques belges ou de crédits provinciaux' » (Brunel, 2013).

² « Je décide d'éviter qu'il rencontre chez moi mon premier professeur, le petit Belge » (*idem*: 17) ; « Mon petit Belge » (*idem*: 21) ; les préjugés contre la Belgique ne manquent pas non plus : « Comme après une nuit trop ivre de mauvais champagne belge, j'ai la bouche – et surtout les idées, – mauvaises » (*idem*: 245).

français de l'épithète *petit*, la manifestation linguistique d'une valeur culturelle³. Chaleur humaine ? Esprit bon enfant ? Dans certains cas, il est clair qu'il est porteur d'ironie, de provocation, quand il ne constitue pas une insulte : « la thèse que l'adjectif *petit* ne saurait assumer de fonction péjorative a été battue en brèche par Hérisson (1954: 50) » (Peeters, 2012). On peut dès lors se demander si, dans l'emploi de l'expression, « Segalen » n'est pas la proie d'une ambivalence émotionnelle (Blair) l'amenant à sympathiser avec un Belge tout en lui accolant des étiquettes injurieuses rimant avec *petit con*, *petit esprit*, *petit nègre*. Or, il est vrai que si quelqu'un s'attire le mépris dans cette histoire, c'est un fonctionnaire français qui sert non seulement de repoussoir narratif à « Segalen », mais aussi de faire-valoir à son *petit Belge* : « Malgré ses origines, le jeune Belge est mince et brun, d'une étrange peau mate, et il daigne à peine ouvrir des yeux qu'il a fort beaux, sur le fonctionnaire, court et blond, gras, vif et rose, malgré les quarante-cinq années que portent ses bajoues et ses rides » (*idem*: 21-22). Au-delà du préjugé géographique vagant auquel renvoie l'expression : « Malgré ses origines » (*idem*: 22), Leys dépasse en nom et élégance le spécimen picard : « Blond roussâtre, avec des yeux ronds et gris et un accent ! et un nom : Jarignoux, voyons, ça ne trompe pas ! C'est du bon terroir de Picardie » (*idem*: 23). Un jeu de miroir rééquilibre les forces en présence.

Dans sa correspondance, Segalen évoque aussi « l'ennui grisailant qui sourd de la petite Bretagne (péninsulaire) » (Manceron, 1946 : 39) et appellera le quartier natal « 'un faubourg ouvrier', en soulignant ironiquement la prononciation populaire » (*idem*: 25). À une autre échelle, les caricatures pleuvant sur Jarigoux⁴ et les renvois à la laideur de l'épicerie tenue par le père de Leys⁵, évoquent le processus de prosaïfication

³ Il renvoie notamment aux célèbres *Carnets du major Thompson* de Pierre Daninos, « où l'usage non diminutif de l'adjectif *petit* dans la langue de tous les jours est illustré à merveille. Le major conclut une longue liste de contradictions françaises en faisant remarquer que les Français 'sont sous le charme lorsqu'un de leurs grands hommes leur parle de leur grandeur, de leur grande mission civilisatrice, de leur grand pays, de leurs grandes traditions', mais qu'ils rêvent en même temps "de se retirer, après une bonne petite vie, dans un petit coin tranquille, sur un petit bout de terre à eux, avec une petite femme qui, se contentant de petites robes pas chères, leur mitonnera de bons petits plats et saura à l'occasion recevoir gentiment les amis pour faire une petite belote" (Daninos, 1954: 21 ; italiques dans le texte original) » (Peters, 2012).

⁴ Cf. *idem*: 124ss.

⁵ « Et vraiment, tout est trop laid ! Un 'amour' en fromage de Saxe tend les bras à des fleurs si éternelles qu'on peut les croire artificielles. Le service à thé vient de Satsuma, par Hambourg. Pas un rappel, même maladroit, des belles choses de Chine (...). Cependant... ces deux vasques de porcelaine, exilées,

enclenché par la présence européenne à Pékin. René Leys, le seul Occidental qui ait ses entrées dans la Cité interdite, faisant ici figure d'exception.

La terre-monde

Tout au long du récit, Segalen recourt à un jeu de signifiants qui reconduisent de façon subliminale à la Cité interdite, demeure de l'empereur de Chine à Pékin. Le patronyme « Leys » étant l'anagramme de « Ciel », le prénom « René » renvoie à la réincarnation du « Fils du Ciel » (empereur chinois). La ville natale de Leys, Termonde, se prononçant ensuite « Terre-Monde », le Ciel Yang et la Terre Yin sont ainsi réunis autour d'un troisième élément résultant de leur union : l'enfant que Leys a conçu avec l'Impératrice : « Et c'est un garçon (...). Je ne l'ai pas vu. Il me ressemble. Il a un nez européen » (*idem*: 242).

Or, non seulement René Leys aurait conçu un enfant avec une Chinoise – le conditionnel est de mise dans un récit qui oscille entre constats et affabulations –, mais il finira aussi par s'avérer pour moitié son semblable : « [sa mère] était Française. (C'est un fait. Peut-être du Midi, et ceci expliquerait ce teint mat, et ces beaux grands yeux...) Son père est un marchand wallon » (*idem*: 43-44). Le préjugé, cette fois linguistique, réapparaîtra dans un passage où « Segalen » attribuera en partie au fait qu'il est belge la faute de français commise par Leys : « – Vous vous rappelez *de* cette concubine... J'ai fort envie de reprendre mon professeur. 'Vous rappelez-vous *cette* concubine...'. Il est Belge et manifestement ému : double excuse... » (Segalen, 1922: 167). Celui qui lui donne des leçons de chinois à Pékin n'est certes pas tenu de respecter *l'usage unique et invariable* de la langue que, dans son rapport de 1794 à la Convention, l'abbé Grégoire préconisait pour une *République une et indivisible*, mais ne préférerait-on pas malgré tout qu'il le parle « comme tout le monde » ? À un moment donné, en effet, « Segalen » « n'écoute plus le commentaire et la voix belge, trop monotones » (*idem*: 24), un peu comme si l'intonation française pouvait le préserver de l'ennui. Il finit pourtant par se laisser séduire : « Sympathique, ce garçon-là, très sympathique tout d'un coup, malgré ses gaucheries, ses enfantillages... » (*idem*: 41), tout en continuant à lui attribuer les

déposées comme une ordure à la porte d'entrée... Voilà du « Chine », et fort acceptable, bien que neuf (...). Que font ici ces transfuges du Dedans ! ici, à l'entrée de l'auge à mélasse, à l'orée de la conserve et de l'épicerie » (*idem*: 3).

traits distinctifs d'une espèce qu'il rejette. Il va même jusqu'à lui attribuer une langue belge, pourtant inexistante⁶, à la lecture d'un « mot écrit au pinceau, mais en belge, sur du papier chinois mince tramé de fleurettes roses et vertes » (Segalen, 1922: 59). Lorsque le même Leys s'adresse plus loin à lui « en pur français » (*idem*: 81), son identité, déjà troublée par le métissage franco-belge qui lui est prêté en cours de narration, frise alors la totale incohérence.

C'est que l'auteur était partagé entre deux modèles rencontrés à l'époque à Pékin, celui du sinologue et diplomate belge Charles Pierre Michel⁷ et celui de l'ami français Maurice Roy⁸. Il n'attribuera cependant pas à Leys « *l'accent épais* » (Manceron, 1987: 80) qu'il prêtait à l'ami français Maurice Roy dans les *Annales secrètes* à la source du roman⁹. Si Roy était effectivement décrit sous les traits d'un jeune homme d'une grande beauté, il était toutefois affublé aussi, tout Français qu'il fût, d'une « [p]arole et prononciation empâtées un peu de quelque provincialisme » (*ibidem*). Mais « Segalen » de préciser aussitôt qu'il pouvait tout aussi bien s'agir d'une déformation liée à « l'abus du chinois qu'il parle s'il le veut comme un vrai Pékinois » (*idem*: 80). La diversité ne figurant pas au programme de la citoyenneté française héritée de la Révolution, Charles Pierre Michel se prêtait donc mieux que Maurice Roy au « crosslinguisme » terremondien de Segalen.

La langue de l'Autre

La hantise de la provincialité relevable chez Segalen est liée à ce que son grand admirateur et exégète, le poète et philosophe martiniquais Édouard Glissant, rejetait de

⁶ À moins que, étendant le concept franco-français « un pays : une langue », il ne se soit référé par ignorance à la langue flamande parlée dans la région natale de Leys en Belgique.

⁷ Cf. article wikipedia ; https://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Michel_%28sinologue%29 (dernière consultation le 6 août 2019).

⁸ « Segalen rencontra Roy au début de son séjour chinois. Roy fut, au début, pour Segalen, un ami et un conseiller pour la langue et les coutumes chinoises. Il fut aussi un informateur sur la vie à l'Intérieur de la Cité Interdite pour *Le Fils du Ciel*, et un inspirateur direct du roman *René Leys*. De plus, Segalen lui dédicace la stèle 'Nom caché', et rédige sur lui les *Annales selon Maurice Roy*, journal détaillé de leur rencontre et de leurs contacts. (...) Roy, lors de sa rencontre avec Segalen, est un Français de dix-neuf ans, étrange et beau, prodigieusement doué pour les langues, parlant et écrivant la langue chinoise, faisant preuve d'une adaptation stupéfiante au milieu chinois et pourvu d'une personnalité complexe et mystérieuse. Plus tard, Segalen, doutant de la véracité de certaines de ses fabuleuses révélations, et ayant moins besoin des informations de Roy, se lassera de leur amitié, et congédiera le jeune homme dans une non-existence Dédaigneuse » (Labatut 2013: 1).

⁹ Inédit dont parle Gilles Manceron dans « Les origines de René Leys ».

façon plus générale en tant qu'« obsession de *l'Un* » (Glissant, 1997: 44). Rappelons brièvement que *l'Un* de la Francité, destiné au départ à sauver la Révolution, fait son apparition lors de la proclamation par la Convention du 25 septembre 1792 d'une République une et indivisible. Il disparaît et réapparaît à plusieurs reprises avant d'être effacé dans le texte de la Constitution de la Ve République, forme du régime républicain toujours en vigueur à quelques modifications près. Pour ne pas parler de ses applications outrancières dans l'ère coloniale, les concessions faites entre-temps à la diversité dans les Dom-Rom et collectivités d'Outre-Mer n'ont jamais remis en question le principe unitaire français, la reconnaissance des particularismes locaux ayant au contraire servi à préserver la pérennité du principe fondateur. Celui-ci, consistant entre autres en une servitude linguistique liée au respect des normes d'une *langue unique et invariable*, est porteur d'une *francitude* qui s'ignore, mais que Segalen a pressentie. Dans les situations que les deux « 'œuvriers' du Divers » (Novrat, 2015: 22), Segalen et Glissant, ont respectivement connues du monde, il existerait des langues où tout est au contraire permis : « Quand je parle italien », écrit Glissant, « je ne suis pas atterré de faire des fautes. Ça m'est complètement égal de faire des fautes en italien ; il y a une jouissance à parler l'italien, et faire des fautes ou ne pas faire de fautes ça m'est égal » (Glissant, 1996: 49). Sauf son aversion face à l'accent de Jarignoux, Segalen parlerait ici, avec Jules de Gaultier, de la possibilité de « 'se réjou[i]r dans la diversité' » (Segalen, 1978: 60). Le menhir breton cède aussi la place à la stèle chinoise ; et le belge ou le picard d'une familiarité pour lui non tant étrange qu'agaçante, à une langue, le chinois, qui engage la langue française sur la voie d'une altérité absolue. Dans *L'Imaginaire des langues* (2010), où il est question du français, Glissant rappelle pour sa part la difficulté pour le peuple martiniquais de sortir d'une « langue bloquée, (...) figée dans une attitude respectueuse par rapport à la norme française » (Glissant, 2010: 20), allant jusqu'à pousser à une *correction totale* : « Ce n'était pas une langue vivante, c'était comme une langue morte » (*ibidem*). Face à la *servitude* héritée de la colonisation esclavagiste et de la départementalisation de son pays, Glissant ne poursuit cependant pas, comme Segalen, une échappée vers d'autres latitudes, mais entrevoit la réalité d'une créolisation qui « s'émancipe de toute frontière et de toute région » en s'appliquant, comme le formule Laurent Jenny dans « La langue, le Même et l'Autre », « à la situation du monde en tant que les cultures ataviques tendent à y remettre en

question leur identité unique, en tant que les relations géopolitiques ‘s’archipélisent’ » (Jenny, 2005: 27)¹⁰. Chez Segalen, la relativisation du Même se réalise en revanche dans la rencontre du particulier, en l’occurrence le maori et le chinois. Entre celles-ci, c’est la langue chinoise qui lui a fait l’effet de constituer par excellence la langue de l’Autre. Comme le relève Juliette Salabert :

Nonobstant la frontière des langues, le texte [de René Leys] met en scène un chinois présent à l’intérieur du français, un chinois de l’intérieur (...). Cette appropriation de la langue de l’autre, excédant un effet d’exotisme ou couleur locale, répond en réalité à un principe essentiel à l’écriture segalennienne : mêler le même et l’autre, faire surgir l’altérité dans l’identité même du discours français. Procédé fondamental qui sera à l’origine de l’« esthétique du divers », propre à Segalen (Salabert, 2008: §31).

Si le belge (inexistant) ou le picard ne firent pas l’affaire dans l’œuvre de Segalen, c’est en raison du sentiment de familiarité qu’ils évoquaient, sans que leur part d’étrangeté ne suffise à instaurer le dépaysement recherché par rapport à la petite Bretagne natale. Le chinois est plus à même aussi de le sortir de sa propre hantise de la « faute » (de prononciation). Glissant décrit l’inhibition linguistique à laquelle le Martiniquais n’échappe pas davantage. La raison en est que « [l]a relativisation de la langue pose des problèmes aux Français » (Glissant, 1997: 340). Comme il l’écrivait dans *Introduction à une Poétique du Divers*, seule la Relation permet d’y échapper : « Je parle et surtout j’écris en présence de toutes les langues du monde » (Glissant, 1996: 39). Une seule suffit en revanche à Segalen : « Cette langue pratique puisqu’elle annule la syntaxe en réduisant toutes les règles à trois » (Segalen, 1955: 87). Entre la langue de l’Autre et lui-même, il a toutefois placé un objet transférentiel (projection de l’objet interne)¹¹ sur lequel exercer sa destructivité. Celui-ci n’est autre que le jeune homme de ‘Terre-Monde’ qui lui donne des leçons de chinois et qui, à bout d’imagination, a commis une faute de calcul sur la grosseur de sa maîtresse (impériale).¹² A-t-il vraiment séduit la

¹⁰ Rappelons que Glissant oppose cultures ataviques et cultures composites.

¹¹ Comme nous le verrons dans la section « La filiation », l’identification massive au surmoi linguistique républicain dérive d’une faille liée au nom du père.

¹² « Tout ce que j’ai dit, il l’a fait, même *un enfant*. Cette preuve réclamée par moi, posée par moi... La preuve cruciale : l’enfant : de lui-même, il me l’a dit : - C’est un gros garçon... si cet enfant est vivant et viable... pourquoi me surprendre à compter tout d’un coup sur mes doigts... jusqu’au nombre neuf ? Il me semble que le terme est un peu court, entre ma suggestion et l’enfant... » (Segalen, 1955: 254).

Douairière ? Le sujet supposé savoir jouir en haut lieu répond à *la chinoise* pour ne pas perdre la face¹³ devant un « Segalen » dégrisé : « je m'accuse », écrit-il, « de lui avoir tenu (...) ce propos trop suggestif : 'pensez donc au poison...' Il m'a répondu : 'Merci de m'y avoir fait penser...' m'a pris au mot et ne s'est pas démenti » (*idem*: 255). C'est que le narrateur-écrivain qui pensait pouvoir tirer de ses dialogues avec Leys un chef-d'œuvre d'exotisme cherchait à rencontrer non pas son semblable, fût-il un bon conducteur narratif, mais l'Autre de la jouissance absolue, et que cet espoir a été déçu à la découverte de la suggestion dont Leys avait été l'objet de sa part tout au long du récit. « Segalen » cherchait de l'autre, il n'a trouvé que du même, du breton et non du chinois et même pas du belge : « Le poison : c'est *moi* qui le lui ai proposé, – certes le plus méchamment du monde –, c'est de moi qu'il l'a reçu, accepté et bu... et cela, depuis notre première entrevue... » (*idem*: 253). Le jeune homme de « Terre-Monde » qui lui apprenait la langue de l'Autre en le distrayant de l'*Un* républicain (français)¹⁴, ne pouvait du reste survivre à l'attentat qu'on lui avait suggéré de prétendre avoir commis sur la *pureté indiscutable* de la « race » chinoise en concevant un Fils du Ciel au nez européen.

Pureté indiscutable

Il n'en va pas de même, en effet, de l'*Un* chinois. Comme le relève Elisabeth Rochat de la Vallée, l'*Un* chinois est lié à l'homme en tant que « meilleur des souffles échangés entre Ciel et Terre, l'harmonie du Ciel Terre. Ce qui lui donne un statut qui n'est pas simplement d'être l'un des Dix mille êtres ; il peut aussi être considéré comme l'Un du Ciel Terre, le témoin et le facteur de leur unité » (Rochat de la Vallée 2016). À Pékin, un « demi-belge (...) qui ne veut pas être Belge » (Segalen, 1955: 99) répond au désir inconscient du narrateur en disant avoir conçu un enfant avec la « mère » (Douairière). Double crime, œdipien et colonialiste de la part d'un mi-semblable qui refuse sa situation dans le monde. À l'annonce du remariage du père avec une ancienne maîtresse

¹³ « Tout ce que j'ai dit, il l'a fait, à la chinoise, puisqu'il vient, à la chinoise, de m'en donner, par sa mort, la meilleure preuve - qu'il préférerait perdre la vie et sauver la face... et ne pas se trahir ni me trahir ; et ne pas démeriter... Tout ceci est donc vrai à 'la chinoise' ? » (*ibidem*).

¹⁴ Son mépris des valeurs républicaines, palpable aussi dans *l'Essai sur l'exotisme*, est partagé par René Leys lorsqu'ils parlent de son importation en Chine à travers « la personne d'un certain commis-voyageur en pacotille « 89 et Droits de l'Homme » qui dit s'appeler « Sun-Yat-Sen ». Sur son propos, René Leys est particulièrement méprisant. Je l'approuve. Il ne dira jamais de ce personnage électoral, à peine éligible, tout le mal politique, moral, esthétique et social, que j'en pense » (Segalen, 1955: 90-91).

belge, Leys craint effectivement de perdre son ascendance maternelle française. Ce qui est intéressant, c'est que « Segalen » *devine* alors un « débat (...) au fond de cette jeune âme demi-belge » (*ibidem*). C'est aussi le sien, tout français qu'il soit. Comme il l'énonce à un moment donné, les confidences de Leys sur ses allées et venues au sein de la Cité interdite ont fini par le pénétrer au point de le désaxer sur l'échelle identitaire : « Je me sens tout d'un coup très seul. Très désoccidenté. Les rires à la Française sont loin d'ici » (Segalen, 1922: 84). Trois couples français faisaient la fête dans le bordel fréquenté par Leys, où il l'accompagne un soir. Les Françaises l'épient et se moquent de son inhibition face à l'« épouse » chinoise que Leys lui a procurée : « Elles (...) nous ridiculisent d'être si prudes, à cette heure, et si peu avancés... » (*idem*: 79). L'occurrence du signifiant de la « pénétration » n'en concernera que davantage la Cité interdite.¹⁵ « Segalen » la vit par procuration et dans tous les sens du terme en suggérant à Leys de réaliser pour lui ses pulsions. Freud n'est pas loin. Manceron atteste en tout cas le vif intérêt de Segalen pour les idées pré-psychoanalytiques. Attentif à des écrivains qui pressentirent la découverte freudienne de l'Inconscient, il semble notamment avoir tiré de la lecture du *Horla* de Maupassant l'intuition d'une réflexivité identitaire remettant en cause, en parallèle à l'étude du chinois¹⁶, l'idée d'un dehors, auquel renvoie le préfixe *exo*, parfaitement étanche au-dedans.¹⁷ Pour son biographe :

Comme Maupassant, Segalen a cherché dans l'esprit humain l'explication du mystérieux et, à l'inverse de Claudel, avec qui il a entretenu pendant dix ans une sorte de longue polémique, il a refusé de faire appel à la transcendance pour tenter d'approcher la part d'étrangeté à soi-même profondément inscrite en chaque individu. [...] Cherchant davantage un en deçà qu'un au-delà de l'univers, un infra-naturel qu'un surnaturel, il se tourna vers les courants nouveaux de la psychologie et de la psychiatrie qui annonçaient la psychanalyse. Il tenta d'y trouver une approche de cet « arrière-monde » qui gît au cœur de l'homme, part cachée du moi, dont on ne peut trouver une explication qu'en soi-même (Manceron, 1991: 17).

¹⁵ Cf. Segalen 1955: 102.

¹⁶ Son professeur chinois Wang l'y initie.

¹⁷ « Le terme de « horla » désigne « un lieu impossible, un non lieu psychique ou bien un lieu d'absence (Ferrant, 1998) à la fois ici et ailleurs, hors et là. Ses manifestations ne permettent pas au narrateur de le situer psychiquement au-dedans ou au dehors. Au contraire, en se dérochant systématiquement à toute forme de rationalisation, à toute mise en sens intelligible, l'existence du Horla fait vaciller les repères identitaires, ce qui bouleverse le rapport du sujet à lui-même et au monde qui l'entoure » (Jung, 2010).

Pour paraphraser ce que Johann Jung avance sur le *Horla* dans « Du paradoxe identitaire au double transitionnel », je dirai que le personnage de Leys s'impose au narrateur de Segalen à l'instar d'une puissance absorbante qui absente ce dernier à lui-même. Les questions qu'il se pose tout au long du récit sur la virginité de René Leys lui faisant en effet oublier les raisons profondes de sa propre abstinence sexuelle.

Le maître de la jouissance

S'il présente la « pensée la plus antipodique qu'il puisse désirer » (*idem*: 34), l'Empire du Milieu ne l'attire pas tant pour ses promesses d'un « Exotisme en latitude » (*idem*: 82), que pour la virginité de (la demeure de) l'Empereur. Comme l'illustre en effet le texte, il ne retient pas les quartiers français de Pékin, mais la Cité interdite, la seule, par définition, à échapper à la colonisation européenne. Marc Gontard, dans son étude récente intitulée *Victor Segalen : Une esthétique de la différence*, a également souligné l'aspect érotique du désir de connaître qui habite « Segalen » : « Cette entrée, dans l'enceinte interdite, par la magie du récit, tient, non seulement de l'effraction », écrit-il, « mais du viol. Car l'image sous-jacente de la défloration hante l'inconscient du texte (...) » (Gontard, 1990: 111, note 12)¹⁸. Il entoure également de conjectures la concubine désignée de l'Empereur, « Pureté Indiscutable », nom donné à la jeune prostituée du Palais des Délices Temporelles, dont Leys « gère » la virginité. Plus généralement, Leys, dont « Segalen » soupçonne qu'il a aussi des pratiques « grecques » avec le Fils du Ciel, se présente comme l'arbitre de la jouissance des princes et de l'Empereur, ainsi que le garant de la virginité de leurs proies féminines : « – Elle se refuse à lui, par mon ordre. Il l'aura, quand je voudrai » (Segalen, 1955: 84)¹⁹. S'il est souvent question aussi de Leys comme d'un jeune homme capable de *dompter les femmes*, c'est que « Segalen » tend à exclure la possibilité d'un sentiment amoureux entre une Mandchoue

¹⁸ Cf. Yvonne Y. Hsieh, « Roman policier/roman exotique : René Leys de Victor Segalen ».

¹⁹ « Cette fille, cette 'jeune fille' (elle n'a que quinze ans, même à la chinoise qui donne un an au nouveau-né...) cette vertueuse enfant est la concubine future du second fils du Prince T'ai. Elle vit ici, dans la retraite, 'pure et secrète' (...). Elle reçoit de temps en temps la visite du Prince Protecteur. Lui, voudrait bien transformer en rose rouge, et définitivement, ce bouton à peine formé. Elle, se refuse, et désire rester encore, pour quelque temps, ce qu'elle est. Je raisonne : - Le Fils du Prince lésine peut-être sur le prix ? – Non. Pas ça, reprend René Leys d'une voix coupante et que je connais bien. Lui, est prêt à donner dix mille taëls d'argent. (...) Mais, voilà, il n'y a rien à faire. – Enfin, pourquoi ? Alors j'entends ceci d'inattendu, d'inespérable : René Leys, premier et unique fils d'Épicier, Professeur d'Économie Politique, me répond sérieusement ceci, que j'accepte sans éclater de rire : (...) » (Segalen, 1955: 84).

et un Européen. Alex Hugues va jusqu'à effleurer la question de l'homosexualité eurocentrique de Segalen²⁰. De ce point de vue, le jeune Leys ne « risquerait » donc rien à se frotter aux « vierges de Ts'ien-men-wai » (bordel de Pékin). En réponse aux désirs inconscients de son interlocuteur, il fera toutefois croire à « Segalen » qu'il a couché avec mère (la Douairière) et vierge (Pureté Indiscutable) en imaginant une preuve irréfutable de ses capacités de « pénétration » (de la Cité Interdite), celle, on l'a vu dans le point précédent, d'une progéniture européenno-chinoise. La conquête de l'Œdipe franco-européen est achevée, en ce qu'elle a très catholiquement réuni la conquête de la mère et la pénétration de la vierge. Qu'il s'agisse d'une affabulation de la part de Leys, dans laquelle « Segalen » est tombé comme dans les nombreux puits-pièges de Pékin²¹, relève certes des pouvoirs et limites de la littérature, mais sans doute aussi de ce que la psychanalyse appelle la relation privilégiée que le névrosé entretient avec le pervers, qui est, comme René Leys tel que le veut « Segalen », « très adapté à la réalité, intégré au discours, apte à se conduire, dans les méandres de la loi ; rationaliste, pédagogue, maître, il s'inscrit fort bien dans l'institution » (Braustein & Saal, 1990: 283). Est-il pervers ? En se demandant si Leys n'est pas pédophile, « Segalen » s'interroge sur une possible névrose, voire sur quelque trait de perversion lui ayant échappé : « s'est-il acquis sur cette fille impubère et naïve quelque pouvoir de fascination... Ce qu'il m'a laissé voir de son enfance : flammes apparues, visions prémonitoires... en font un nerveux, et peut-être... » (Segalen, 1955: XX). L'hypothèse qui touche de trop près « Segalen » est aussitôt abandonnée : « Non », dit-il, « 'Pureté Indiscutable' me

²⁰ « René Leys is the primary intermediary via whom Beijing puts the brakes on 'Segalen' will to be bicultural and arrive at a *pénétration chinoise*. 'Segalen' wants René to ease his path into cross-cultural contact with Chinese Other(nes)s but Leys, for all his initiatory stories of Chinese life, returns 'Segalen' to monocultural being and space. Leys's horse (RL 57-58), a metonym of its owner's own Euro-ness (Chinese citizens ride in mule-carts), physically harms 'Segalen', preventing him from trying, as he circumnavigates the Forbidden City, to breach the 'Dedans' » (Hugues, 2007).

²¹ Le signifiant du « puits », très récurrent, lie le sexe féminin à l'idée du piège. Leys, qui vient de coucher avec une courtisane, une vierge que sa maîtresse, l'Impératrice, lui a donnée, se promène à cheval avec « Segalen » en lui faisant des confidences sur la nuit passée avec elle : « J'admire beaucoup la poésie de cette défloration politique », dit-il. Alors que la promenade des deux hommes « se prolonge, mielleuse comme un voyage de noces », le cheval de Leys fait un écart pour éviter un trou : « Cette bête endiablée a peur de tous les trous. J'avoue », écrit « Segalen » que l'écart est admissible, ici : à travers la campagne où nous trottons, elle a failli mettre le pied dans un puits ! » Le puits, dans lequel les « meilleurs policiers [de Leys] sont déjà tombés » est comparé au sexe féminin dans le rapport sexuel : « Toute la terre du Nord est ainsi : elle donne l'eau et suce les vivants par des bouches sans lèvres ni margelles... » (Segalen, 1977: 188).

semble posséder une immarcescible santé de corps et d'esprit » (*ibidem*). En attendant, « Segalen », médusé, se demande comment Leys s'y prend : « Qui est ce garçon, ce jeune Belge qui défend aux Princes Mandchous la possession de leurs futures concubines ? Qui protège et défend les virginités chinoises et l'emporte sur dix mille taëls d'argent pur ? » (*idem*: 85). Que fait en effet René Leys dans ce récit, si ce n'est assurer à l'Autre (Prince) la jouissance en manipulant l'objet (concubine) ou, selon la psychanalyse, « vivre pour la jouissance pour s'en emparer, l'organiser, la gérer, l'anticiper et la différer, pour en contrôler les montées et les chutes » (Braustein & Saal 1990: 282) ? Le dialogue qui réunit les deux hommes est du reste marqué par une tortuosité qui fait dire à « Segalen » : « Il ne regarde point du même côté que moi dans ce monde » (*idem*: 39). Leys le regarde en effet de biais, à la façon du pervers dont le fantasme préconscient, nous dit le champ freudien, est bel et bien « d'atteindre à la jouissance à travers le savoir et d'exercer son pouvoir sur un objet inanimé réduit à l'abjection ou lié par un contrat » (Braustein & Saal 1990: 282). La prostituée / concubine est de fait son objet de prédilection. Tandis que de « Segalen » lui-même, la psychanalyse dirait qu'il « fait structurellement couple avec le pervers » (*idem*: 283). Il s'en tient à une contemplation de la « jouissance au nom du désir confondu avec la demande de l'Autre » (*ibidem*) et finit aussi par accepter une cohabitation avec lui. Au long du récit, il se comporte comme le névrosé qui « croit à la jouissance proclamée par le discours pervers » (*ibidem*), jusqu'à imaginer que le pervers, c'est lui. Il finit effectivement par se convaincre qu'il a suggéré toute cette histoire à Leys, jusqu'à son suicide par empoisonnement. Ce qui frappe, c'est qu'en attendant, il sacrifie sa propre vie sexuelle à la conjecture. Celle-ci concerne tout l'entourage, de Leys aux femmes mandchoues, dont il ne parvient pas à croire qu'elles soient sensibles aux charmes d'un Européen : « C'est un beau garçon, sans conteste. (...) une femme Européenne en raffolerait. Mais une Chinoise ! » (Segalen, 1955: 85) Sauf une interprétation erronée de l'hospitalité polynésienne qui a trompé plus d'un Français, les femmes maories lui avaient pourtant semblé venir spontanément à la rencontre du mâle européen.

La filiation

Dans sa lettre du 23 septembre 1911 à Manceron reproduite dans l'*Essai sur l'exotisme*, où il est question de sa mission en Polynésie française en tant que médecin, Segalen

confie en effet que « toute l'île venait à [lui] comme une femme » et qu'il avait « précisément de la femme, là-bas, des dons que les pays complets ne donnent plus » (Segalen, 1955: 53). C'était à lui-même qu'il attribuait le statut de sujet supposé savoir jouir. Il allait jusqu'à recommander la consommation des vierges en tant que promesse de la diversité la plus élevée : « la jeune fille est distante de nous à l'extrême, donc précieuse incomparablement à tous les fervents du divers » (Segalen, 1978: 54). Que ladite consommation ait précisément contribué, dans l'ère coloniale, à la « dégradation de l'exotisme » (*idem*: 88) l'intéressant peu, du reste, au regard de la jouissance du Divers dont il tire sa subsistance :

Il est grand temps que je le réaffirme, avant la maturité : la jeune fille, la vierge, est pour moi la véritable amoureuse, – et si peu complice, ou bien si habilement et exquisement hypocrite ! A trente trois ans cela peut encore se dire, surtout après vingt ans de goûts ininterrompus ; si, dans vingt ans je le déclare encore, mes amis, au moins, sauront que ceci ne dénonce pas de la sénilité, mais plus franche attitude amoureuse (*idem*: 53).

Il projetait à l'époque l'écriture d'un texte qui se serait intitulé *Maître-du-Jouir*. On a vu ce que le champ freudien conclut des sujets qui se croient possesseurs des clefs de la jouissance. Ce trait de perversion semble ne pas avoir échappé à Segalen, qui compte sur ses trente-trois ans pour échapper au soupçon de pédophilie repérable dans ces lignes. Ils s'accompagnent, là aussi, d'un goût pour la mère et la consommation de l'adultère : « Outre la classique épouse maorie, dont la peau est douce et fraîche, les cheveux lisses, la bouche musclée, j'ai connu des caresses et des rendez-vous, et des libertés qui ne demandaient pas autre chose que la voix, les yeux, la bouche et de jolis mots d'enfants » (*ibidem*). Or, de tout ceci Glissant ne parle pas. Qui plus est, ces considérations ne l'ont pas empêché de faire de *l'Essai sur l'exotisme* son livre-fétiche. Patrick Chamoiseau, qui en a eu connaissance à partir de Glissant, ne relève pas davantage la face obscure du manifeste segalennien. Glissant aurait-il cédé à l'attraction de celui qui, comme le pervers défini par la psychanalyse, « se vante d'un savoir sur son désir et de la maîtrise de son fantasme » (Braustein & Saal, 1990: 283) ? On pourrait se demander si ce qui les lie n'a pas plutôt trait, au départ, à la question de la filiation. Glissant a porté le nom de la mère jusqu'à ce que son père le reconnaisse lors de sa

réussite à l'examen des bourses, marquant son entrée au Lycée (Noudelmann, 2018: 42)²².

Or, si, pour Lacan, « dans le rapport de l'imaginaire et du réel, et dans la constitution du monde telle qu'elle en résulte, tout dépend de la situation du sujet » et s'il est vrai aussi que « la situation du sujet est essentiellement caractérisée par sa place dans le monde symbolique, autrement dit dans le monde de la parole. Cette place [étant] ce dont dépend qu'il ait droit ou défense de s'appeler Pedro » (Lacan, 1975: 130), que peut-il en avoir été pour Édouard Godard devenu « glissant » ? Après la rime maternelle, sa place dans le monde de la parole pourrait avoir été liée au dérisoire du nom à l'envers dont il est question dans *Le Traité du Tout-Monde* (1997) : « J'ai supposé naguère », confie-t-il, « que le nom de Glissant, sans doute octroyé comme la plupart des patronymes antillais, était l'envers insolent d'un nom de colon, Senglis par conséquent. L'envers des noms signifie » (Glissant, 1987: 77). Les noms du chapitre X du *Quatrième siècle* (1997), donnés aux anciens esclaves par les commis français officiellement chargés de leur inscription à l'état civil, renvoient non pas à un acte de naissance légitimant l'existence des sujets, mais à une sorte de pseudo-enregistrement destiné à laisser des traces. Or, si Glissant en était à la première génération, Segalen vivait la bâtardise au second degré, ce qui, en psychanalyse transgénérationnelle, constitue une différence importante²³. Il n'était pas non plus descendant d'esclaves comme Glissant, mais seulement de père bâtard, ce dont l'auteur du *Quatrième siècle* tient aussi peu compte que d'un détail anodin. Comme l'écrivent très justement Yves Clavaron et Bernard Dieterle :

[Édouard Glissant] passe sous silence la cinglante ironie avec laquelle Victor Segalen risque une apologie de l'esclavage et marque son mépris pour les droits de l'homme (...). C'est pourtant là (...) dans ce silence, dans ce désaccord, que se fait l'essentiel de

²² « [L]'accès au lycée de Fort-de-France s'accompagne d'un événement (...) qui va bouleverser pour longtemps le gynécée dans lequel Édouard circulait à loisir. Une paternité lui tombe dessus brusquement. Il avait certes un géniteur et en connaissait l'existence (...). Parfois l'homme passait au Lamentin (...). Mais tout à coup, ce faiseur d'orphelins s'entiche tardivement de lui, Mathieu Godard, surnommé Édouard ou Godgy, lui donne le nom de Glissant, celui d'un père qui enfin le reconnaît, fier d'avoir un fils accédant au lycée. Avoir bien travaillé à l'école lui apporte une bourse et un nouveau patronyme » (Noudelmann, 2018: 42-43).

²³ Cf. Tisseron, 2011: 115-116 et Abraham et Török, 1987.

la rencontre et cela, Édouard Glissant ne le sait pas. La véritable rencontre a lieu autour de l'homme bât (Clavon & Dieterle, 2004).

Manceron a mis en évidence le problème patronymique dérivant du fait que le père de Segalen a tout d'abord été abandonné par sa mère²⁴. Lorsque celle-ci récupérera l'enfant grâce à l'appui de la grand-mère paternelle, il recevra le nom « Segalen » de la mère²⁵ au lieu du nom de « Tréguier », le destinant à porter, ainsi que la génération suivante, ce qui passait à l'époque pour une marque d'infamie : « le père de Segalen, Victor Joseph, dut probablement vivre, sous le Second Empire, une situation difficile et supporter l'épithète de bâtard, avec tout le mépris attaché à ce terme » (Manceron, 1946: XX). Or, si le nom « Segalen » pose problème au fils en Chine, c'est en raison de sa traduction chinoise qui le relie à la virginité plutôt, que selon sa résonance en français, à l'objet phallique : « Mon prénom hérite des deux derniers sons. Le tout se prononce : 'Sié Ko-lan', et me déplaît un peu, car, traduisant, j'obtiens sans erreur (outre le mot 'Sié', nom de famille) Ko-lan, 'orchidée du Pavillon des Vierges'. Je prise davantage », dit-il, « mon 'Épi de Seigle' breton » (*idem*: 67). Après la publication de *Stèles*, il modifia à trente-quatre ans l'orthographe française du nom de famille, qui s'écrivait 'Ségalen', au motif que l'accent ne lui paraissait pas breton²⁶. Il tenait au patronyme celtique : « Rien ne vaut un nom de terroir franc et sonore comme le mien –, à condition », souligne-t-il, « de le prononcer *lène* à la bretonne » (*idem*: 26-27). Né chétif, il a par ailleurs été mis sous cloche et a grandi dans le culte de sa diversité : « Ce fut le premier et étrange service que me rendit ma mère : 'tu n'es pas comme les autres', 'tu ne seras pas comme les autres' » (*idem*: 27). Dans *La Cohée du Lamentin* (2005), Glissant suggère au contraire l'idée qu'Adrienne, la mère de son *alter ego*, « peut (...) être considérée bien hardie d'avoir mis au monde un autre petit Nègre » (Glissant, 2005: 84). Alors que le petit Édouard (*alias* Matthieu) aurait à lutter, sa vie durant, pour ne pas être confondu avec l'espèce (*petit nègre*) jusqu'à poser à l'âge adulte la réalité de la Relation, le petit Victor (*alias* Fils du Ciel), destiné à ne pas trouver son semblable en la Terre-Monde, se

²⁴ Segalen « tenait son nom de sa grand-mère paternelle, une jeune paysanne des environs de Brest qui, à l'âge de vingt-deux ans, mit au monde un enfant naturel » (Manceron, 1946: 21).

²⁵ Comme le relève Manceron, le père de Segalen, Victor Tréguier, décéda avant d'avoir pu ou voulu donner son nom à l'enfant.

²⁶ « Je l'ai supprimé, ne le trouvant pas breton. Y a-t-il des accents aigus ? Je ne le crois pas » (Manceron, 1946: 26).

mit en route pour l'Ailleurs à défaut de pouvoir rencontrer *de l'autre* là où il avait échoué à le constituer comme *même*²⁷.

L'altérité absolue

Comment par ailleurs parler d'un auteur qui avait prévu de baser son plaidoyer contre « la Dégradation de l'Exotisme » sur l'essai de « Gobineau : *De l'inégalité* [des races humaines] » (Gobineau, 1978: 88) ? Certes, en préface à l'édition numérique Hubert Juin a mis en relief les préjugés pesant sur ce dernier : « Il s'est trouvé que les pires imbéciles, les déments et les criminels [dont Hitler] de notre époque se sont, sur lui, trompés du tout au tout, prenant son lyrisme pour de la science, ses aveux personnels pour des preuves objectives, ses tourments intimes pour des démonstrations scientifiques » (Juin, 1967: 6). Les auteurs caribéens ont-ils les mêmes lectures ? Glissant et Chamoiseau, certainement plus proches de la réponse fournie en 1885 par l'intellectuel haïtien Anténor Firmin dans son essai d'anthropologie positive *De l'égalité des races humaines*, ne relèvent pas davantage ce détail de l'*Essai*, se contentant de relever des affinités électives. Celles-ci auraient-elles été réciproques ? Comme Norvat l'a mis en évidence, Segalen ne se serait sans doute pas reconnu dans la créolisation de Glissant, pas plus que dans la créolité de Chamoiseau. L'auteur de *l'Essai sur l'exotisme* n'en conforte pas moins leur *imago mundi*. Si Glissant rend « hommage à Victor Segalen » (Glissant, 1996: 7) dans son *Introduction à une poétique du divers*, c'est en fonction, comme le résume Norvat, de leur qualité commune de *transfuges culturels*, car, pour le reste, son optique est loin d'être celle, intimiste, de Segalen :

Ce que Glissant tient de Segalen c'est essentiellement cette propension au Divers. Mais l'héritier de Segalen fera fructifier son héritage selon sa propre partition. Ce qui fut une « constituante esthétique » segalénienne (ce qu'on pourrait comprendre en termes d'émotion et de passivité), Glissant le prolonge en une poétique impliquant une dynamique de l'histoire. Car Segalen ne s'attache pas aux identités collectives. Semblable à Nietzsche, il demeure enfermé dans une aristocratie individualiste.

²⁷ Je paraphrase ici une réflexion de Johann Jung et René Roussillon sur « L'identité et le 'double transitionnel' » qui a paru dans *Revue française de psychanalyse* 2013/4 (Vol. 77), p. 1042 à 1054, v. § 32.

Segalen n'est pourtant pas Colomb, l'amiral de la mer océane. Il nous échapperait presque de nous ressouvenir qu'il nous vient de l'armée, et plus exactement de la marine. Nul n'aurait pu prédire que l'œuvre de Segalen ait pu éclabousser celle de Glissant grâce à ses qualités de « transfuge » culturel, de sa capacité à circuler d'un domaine à l'autre, de voyager à travers les mondes (Norvat, 2015: 60).

De son côté Chamoiseau, qui a découvert Segalen grâce à Glissant, tire de l'*Essai* des mots d'ordre tels que : « De Segalen : Plonger dans l'innombrable pour rêver l'Un » (Chamoiseau, 1997: 153) ou « De Segalen : S'éjouir de sa Diversité » (*idem*: 173). Il a inséré ces citations dans le chapitre aux titres et sous-titres éloquentes : « Anabase en digenèses selon Glissant – Où l'ethnographe va devenir un Marqueur de paroles... », section « Résistance et mutations » relative au brassage des peuples survenu entre survivants caraïbes et esclaves marrons ainsi qu'entre esclaves que les marchands avaient systématiquement mélangés pour compromettre toute identité collective et éviter les risques de rébellion. Or, si Chamoiseau loue *après-coup* l'hybridité de ces rencontres non *territorialisantes*, Segalen tenait un langage diamétralement opposé, abhorrant la mise en relation entre les peuples : « Les moyens d'Usure de l'Exotisme à la surface du Globe : tout ce qu'on appelle Progrès. Lois de la Physique appliquée ; voyages mécaniques confrontant les peuples et, horreur, les mêlant, les mélangeant sans les faire se battre » (Segalen, 1978: 77).

Mais encore, là où Chamoiseau rêve d'un monde « qui intègre un essaim d'éléments exogènes, en moult combinaisons, chacune plus impuissante que l'autre à restituer l'ancienne assise identitaire » (Chamoiseau, 1997: 157), Segalen déplore : « Où est le mystère ? Où sont les distances ? Il y en avait de considérables entre le Tzar et le moujik – le Fils du Ciel et le peuple (...) » (Segalen 1978: 77). En se démarquant de l'exotisme de pacotille dénoncé dans l'*Essai sur l'exotisme*, le recueil *Stèles* (1912), loué par Chamoiseau, se présente, en revanche, comme un modèle d'application littéraire de la diversalité. L'*Essai* n'en posait pas moins, déjà, que l'Autre n'est pas extérieur au Même et que le sujet est surtout étranger à lui-même :

Je ne disconviens pas qu'il existe un Exotisme des pays et des races, un exotisme des climats, des faunes et des flores ; un exotisme soumis à la géographie (...). C'est cet exotisme-là, précisément, qui, le plus apparent, imposa son nom à la chose, et donna à

l'homme, trop porté au début de son aventure terrestre à se considérer comme identique à lui-même, la conception d'autres mondes que le sien... (*idem*: 83).

En pointant ainsi du doigt l'origine du mot, Segalen rend à l'univers la marque du divers qui le constitue, mais ce que Chamoiseau ne relève pas, c'est que la jouissance continue de passer chez l'auteur de l'*Essai* par l'idée d'une possession sexuelle de la différence, amenant celle-ci, lorsqu'elle est l'attribut des vierges, à être, on l'a dit, anéantie par sa pratique. Tel est le paradoxe de l'altérité absolue, qu'elle ne peut être vécue qu'au prix de sa destruction.

Comme le pose Glissant, l'altérité absolue nécessite le cadre mental d'une identité fixe. On en était encore là, dans l'avant-guerre, du temps de Segalen qui ne pouvait qu'avoir l'intuition d'une autre réalité. Désormais, l'Être, sous l'effet « des grosses permutations intellectuelles, spirituelles et mentales de notre époque » (Glissant, 1996: 28), ayant cédé la place à l'étant, à savoir à un processus changeant, le concept d'altérité s'est fortement relativisé ainsi que celui de l'exotisme, son corolaire. L'altérité s'est de même intériorisée sous l'effet de la découverte freudienne de l'inconscient, que Segalen n'avait pu que pressentir. Si la créolisation, ainsi que Glissant désigne ledit processus de l'étant, parvenait inopinément à une phase de fixation pour une nouvelle « identité-terre-unique » (*idem*: 28), le seul autre absolu encore imaginable ne pourrait provenir que d'un contact avec des extraterrestres. Dans l'univers mental de Segalen, ceux-ci se présentaient sous les traits d'une aristocratie mandchoue tombée du ciel et aussi impénétrable que la Cité interdite.

Après les apories perpétrées auprès des vierges et mères maories, il s'était mis à rêver d'un livre sur le « Fils du Ciel », plus proche de sa mythologie intime. L'exotisme étant un concept aussi relatif que les repères cartographiques hérités des conquêtes occidentales plaçant le nord du globe en haut et le sud en bas, le Divers cesserait à l'époque postcoloniale de se définir en fonction des latitudes. Segalen en avait certes eu l'intuition, mais s'arrêta au seuil d'une prise de conscience de l'aliénation culturelle liée à l'impérialisme colonialiste européen. Il n'en fut pas moins sensible à l'enfermement auquel le condamnaient les principes républicains d'unité et homogénéité. L'insularité française est ce qui l'empêche aussi d'accepter l'altérité de proximité que lui offre le voisin francophone, un semblable qu'il ne parvient pas à accepter comme tel en raison, plus encore, d'un culte de la diversité dans lequel il grandit à partir du regard que la

mère pose sur lui. La réflexivité, qui comporte un retour sur soi et un détour par l'autre, manque son but lorsque l'objet ne peut être envisagé comme un semblable. La quête de l'exote segalennien répond en fait à une nécessité qui dépasse le goût du Divers affiché : « Seuls les Français ne risquèrent ici aucune démarche 'humiliante' », souligne « Segalen » lorsqu'il obtient une entrée dans la Cité interdite et qu'il y rentre « le front haut » (Segalen, 1955: 108) avec ses compatriotes qui refusent de s'incliner au sol comme l'exige le protocole chinois. La fierté qu'il retire de cette identité fixe est ce qui l'empêche d'atteindre l'Ailleurs transitif, fruit des affabulations éclairantes de Leys, qui lui permettrait de célébrer la compossibilité du même et de l'autre²⁸. « Segalen » jouit trop de sa situation dans le monde pour goûter en personne au Divers. De la nécessité de la Relation que l'auteur de *l'Essai sur l'exotisme* avait pressentie et qu'il suggérerait à (travers) Leys, Glissant et Chamoiseau ont tiré les présupposés d'une survie psychique collective.

Références bibliographiques

- BRUNEL Pierre (2013). « De Segalen à Jean-Pierre Rémy, en passant par Claudel », dans Pierre BRUNEL, Pierre et DANIEL, Yvan Daniel (dir.) (2013). *Paul Claudel en Chine*. Rennes : Presses universitaires de Rennes < URL : <https://books.google.de/books?id=ypCUDwAAQBAJ&pg=PA143&lpg=PA143&dq=segalen+tien-tsin&source=bl&ots=ErrcOvOqaA&sig=ACfU3U2vjSPUGmvENgXqxEdIH-Zj7PErvQ&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKEwjU556ZkfTjAhVIpIsKHfUyDNgQ6AEwB3oECAcQAQ#v=onepage&q=segalen%20tien-tsin&f=false> [dernière consultation le 8 août 2019].
- CHAMOISEAU, Patrick (1997). *Écrire en pays dominé*. Paris: Gallimard.
- CLAVARON, Yves & DIETERLE, Bernard (dir.) (2004). *Métissages littéraires : Actes du XXXIIe congrès de la SFLGC*, Saint-Etienne: Publications de l'Université de Saint-Etienne, 8-10 septembre 2004.
- GLISSANT, Édouard (1996). *Introduction à une Poétique du Divers*. Paris: Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1997). *Le Discours antillais*. Paris: Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1997). *Le Traité du Tout-Monde*. Paris: Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (2005). *La Cohée du Lamentin. Poétique V*. Paris: Gallimard.

²⁸ Contrairement à René Leys, qui ne portant pas le fardeau de la mythologie française, se plie aux règles de la Cité interdite.

GLISSANT, Édouard (2010). *L'Imaginaire des langues. Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*. Paris: Gallimard.

GOBINEAU, Arthur de (1853) [rééd. 1967]. *Essai sur l'inégalité des races*. Paris: Éditions Pierre Belfond.

GREGOIRE, Abbé. *Rapport sur la Nécessité et les Moyens d'anéantir les Patois et d'universaliser l'Usage de la Langue française*, présenté le 4 juin 1794.

GONTARD, Marc (1990). *Victor Segalen : une esthétique de la différence*. Paris: L'Harmattan.

HUGUES Alex (2007). « Segalen's Eurocentric homosociality in René Leys », *France/China: Intercultural Imaginings*. New York: Legenda < URL : https://books.google.de/books?id=dHx_DwAAQBAJ&pg=PT35&lpg=PT35&dq=Jarignoux+Segalen&source=bl&ots=E5b7DInlYw&sig=ACfU3U2Do1cYDYpeRqbxqukHjhadz5mKyg&hl=it&sa=X&ved=2ahUKEwirjZSivOzjAhUNnxQKHUxUAnEQ6AEwCnoECACQAQ#v=onepage&q=Jarignoux%20Segalen&f=false [consulté le 14 août 2019].

HSIEH, Yvonne Y. (1992). « Roman policier/roman exotique : René Leys de Victor Segalen », *Tangence* 38, décembre 1992 < URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/tce/1992-n38-tce656/025735ar.pdf> [page consultée le 13 août 2019].

HUGUES, Alex (2007). « Segalen's Eurocentric homosociality in René Leys » (*France/China: Intercultural Imaginings*, New York: Legenda ; https://books.google.de/books?id=dHx_DwAAQBAJ&pg=PT35&lpg=PT35&dq=Jarignoux+Segalen&source=bl&ots=E5b7DInlYw&sig=ACfU3U2Do1cYDYpeRqbxqukHjhadz5mKyg&hl=it&sa=X&ved=2ahUKEwirjZSivOzjAhUNnxQKHUxUAnEQ6AEwCnoECACQAQ#v=onepage&q=Jarignoux%20Segalen&f=false [consulté le 12 août 2019].

JENNY, Laurent (2005). « La langue, le même et l'autre », *Fabula-LhT*, n° zéro, « Théorie et histoire littéraire », février 2005 < URL : <http://www.fabula.org/lht/0/jenny.html>, [page consultée le 13 août 2019].

JUIN, Hubert (1967). « Texte de la présentation du livre. Couverture au verso ». *Essai sur l'inégalité des races*. Paris: Éditions Pierre Belfond.

JUNG, Johann Jung (2010). « Du paradoxe identitaire au double transitionnel : Le Horla de Guy de Maupassant », *Revue Française de Psychanalyse* 2010/2 (vol. 74), pp. 507-519 < URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2010-2-page-507.htm> [dernière consultation le 6 août 2019].

JUNG, Johann & ROUSSILLON, René (2013). « L'identité et le 'double transitionnel' », *Revue française de psychanalyse* 2013/4 (Vol.77). Paris: Presses Universitaires de France

- LABATUT, Sophie & BUEGGE-MEUNIER, Dr M. C. (2013). « Maurice Roy, l'inspirateur du René Leys de Victor Segalen, retrouvé » < URL : <http://www.escritures.com/mauriceroy.pdf> [dernière consultation le 6 septembre 2019].
- LACAN, Jacques (1975). « La Topique de l'imaginaire », *Les Écrits techniques de Freud*. Paris: Seuil.
- MANCERON, Gilles (1991). *Segalen*. Paris: J.-C. Lattès.
- MANCERON, Gilles (1987). « Les origines de Leys ». *Europe*, Apr I, 1987, vol. 64 (696).
- NOUDELDMANN, François (2018). *Édouard Glissant. L'identité généreuse*. Paris: Flammarion.
- ROCHAT DE LA VALLEE, Elisabeth (2016). *La Symbolique des nombres dans la Chine traditionnelle*. Paris: Desclée de Brouwer.
- PETERS, Bert Peters (2012). « Les petites idées d'un petit Belge, ou quand 'petit' ne renvoie pas à la taille », July 2012 ; DOI : 10.1051/shsconf/20120100071 < URL : https://www.researchgate.net/publication/279653495_Les_petites_idees_d'un_petit_Belge_ou_quand_'petit'_ne_renvie_pas_a_la_taille [consulté le 3 septembre 2019].
- SALABERT, Juliette Salabert (2008). « Faux et usage de faux. Sur le bilinguisme chinois de René Leys, *Trans*, 5 / 2008: Est/Ouest < URL : <https://journals.openedition.org/trans/221#ftn60> [dernière consultation le 6 août 2019].
- SEGALEN, Victor (1978). *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du Divers (notes)*. Saint-Clément-de-Rivière: Fata Morgana.
- SEGALEN, Victor (1955). *René Leys*. Paris: Plon.
- TOUT-MONDE (site du). « Récit d'une enfance créole (1928-1938) » < URL : <http://www.edouardglissant.fr/enfance.html> (dernière consultation le 9 août 2019).